



LIVRES



PYONGYANG, STATION DIBMETRO, 2014. PHOTO WONG MAYE.E. AP

Des nouvelles
de Corée
Exposée au nord



Par
ARNAUD VAULERIN
Correspondant à Kyoto

D'un côté une sol-date, de l'autre une policière. Deux femmes nord-coréennes d'ordre et de discipline mènent une mini-offensive éditoriale en France, au moment où s'ouvre le Salon du livre de Paris (1), avec la Corée du Sud comme pays invité. Mais finalement, deux visions de la Corée du Nord s'affrontent avec des thèmes et des textes qui s'entrechoquent très curieusement. La première est une militaire. Elle trône en couverture de *la Dénonciation*, recueil de sept recits à la mode compassionnelle sur les grands malheurs du petit peuple broyé par la machine sécuritaire du régime de Pyongyang. Rédigé par un obscur Bandi, hâtivement bombardé Soljenitsyne nord-coréen en pré et en postface, ce livre est entouré d'une part de mystère et de polémique car son auteur a choisi d'écrire sous pseudo et vivrait toujours en Corée du Nord.

Agente de la circulation, la seconde femme apparaît en figurine et pendentif dans son paquet d'emballage. Elle orne la couverture de la première anthologie de nouvelles contemporaines en provenance de la République populaire et démocratique de Corée (RPDC), jamais publiée en France.

Ensemble polyphonique aux accents étonnamment «nord-coreano-optimistes», *le Rire de 17 personnes* ambitionne, en onze récits, d'offrir un panorama sur la littérature du Nord des années 80-90, avant la mort du père fondateur Kim Il-sung et la période de la grande famine qui faucha près d'un million de personnes.

Il s'ouvre avec un auteur connu et déjà publié en France, Baek Nam-ryong. En 2011, on l'avait laissé en plein divorce. Avec un couple «aux rythmes de vie désaccordés» qui se déchirait. Chai Soon Hwi, une cantatrice, voulait quitter Ri Sok Chun, un ouvrier tourneur d'une usine mécanique. Baek Nam-ryong éli-

sait ses pas dans
Suite de la page 43 ceux d'un magistrat et livrait un roman-enquête

à la fois réaliste et moraliste sur les relations hommes-femmes dans une Corée du Nord méconnue et inattendue. Il sondait le collectif et le familial, traquait les injustices sociales et les «ennemis de classe» par légers glissements critiques. Premier roman nord-coréen traduit en France en 2011, *Des amis* ouvrait une lucarne inespérée sur la littérature du Nord.

Baek Nam-ryong, leader de la nouvelle coréenne

Cinq ans plus tard, Baek Nam-ryong revient en France avec une nouvelle, genre littéraire répandu et populaire dans la péninsule dont il est l'un des chefs de file. L'ancien ouvrier reconverti en écrivain s'intéresse toujours autant à la société et à la vie quotidienne. Il campe un doyen de faculté convalescent qui entend convier à sa table le chirurgien qui l'a sauvé de la tombe. Las, il découvre que ce dernier attend plutôt en retour un coup de pouce pour faciliter l'admission de son fils à l'université. Et il se rend compte qu'il faut aussi trouver une place à la fille du vice-président du conseil régional... Par petites touches, Baek Nam-ryong éclaire l'envers nord-coréen où l'on s'arrange avec la morale proclamée, où l'on s'assoit sur la réussite au mérite tant vantée. Dilemme moral, douleur physique. «*Le bruit des pas lourds remplit la pièce... Il résonnait gravement comme le bruit d'un canon qui détruisait le bouclier de concession et de compromis qui avait entouré sa conscience pure*», écrit-il au sujet du doyen Sok Hun, un homme seul pétri de doutes et de remords.

Le chemin de la pureté, de la joie, la mise en scène des bonheurs simples et la rédemption sont au cœur de l'anthologie. On est avec «Les voisins», au septième étage d'un immeuble, qui s'en vont célébrer au bord de la rivière la Fête de la libération le 15 août. Ambiance guinguette et «*mer de drapeaux*», alcool de maïs et poissons crus. Les hommes sont vaillants et travailleurs, les femmes dévouées et joyeuses, les enfants rieurs et nombreux. C'est le Front populaire de Julien Duvivier sans le désespoir et la noirceur. Même entraîné festif et collectif dans «*Le rire de 17 personnes*», la nouvelle-titre. Une troupe de danseurs et

de musiciens se rassemblent dans un théâtre de plein air à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de la RPDC, le 9 septembre. Malade mais d'attaque, un célèbre musicien de passage se joint à la troupe à la grande joie des spectateurs. L'année d'après, il «*a quitté ce monde*», mais sa fille a repris le flambeau et l'accordéon paternel. Sens du sacrifice, esprit de partage et de communion citoyenne, l'auteur, Kim Jong, loue le caractère de la jeune fille. «*Je regardai le ciel bleu avec un sentiment de reconnaissance envers le pays glorieux qui avait élevé des humains aussi magnifiques.*» Et valorise «*l'enseignement du père*». Dans «*Notre institutrice*», on notera l'adjectif possessif pour marquer l'adhésion à une «*mission*» et le respect des élèves qui vaut pour toute la société. «*Les efforts honnêtes et les soucis sans récompense des enseignants qui se sacrifient pour l'avenir de leur patrie ne se remarquent pas facilement, mais ils restent éternels une fois gravés dans les jeunes cœurs naïfs des élèves.*»

L'auteur des années 80, un confucianiste

Ces textes aux accents pompiers et aux couleurs réalistes-socialistes offrent des pages d'un optimisme forcené qui ne manquent pas d'interroger sur le but poursuivi par les auteurs et leur liberté de création. «*Les écrivains que j'ai choisis et rencontrés croient à ce qu'ils écrivent. J'ai eu 300 discussions avec eux à ce sujet, ils défendent d'arrache-pied leurs écrits et leurs points de vue*», avance sans douter Patrick Maurus, maître de conférence à Langues O (Inalco) à Paris. Ambassadeur des lettres coréennes depuis trente ans, il a supervisé cette anthologie de nouvelles en multipliant les allers et retours Pyongyang-Paris depuis 2004, en nouant des accords entre l'Inalco et l'université Kim Il-sung, en épluchant les archives de l'Association des écrivains et de la revue *Choson Munhak* au Nord. «*Dans les années 80, période de référence pour ce recueil, on ne trouve que des textes optimistes. Il y a à la fois une idéologie nationale très forte et une conception de la littérature très différente de la nôtre. Ce n'est pas l'Assommoir de Zola. Au Nord, la littérature est nourrie d'un fort*



sentiment pédagogique qui découle du confucianisme. Elle est considérée comme en avance sur l'homme et la société, elle délivre des enseignements. Et l'auteur n'est pas là pour choquer le bourgeois et s'ériger en citoyen hors-norme. Non, c'est un professeur, un maître confucianiste qui aide à aller mieux, à penser droit», décortique Maurus en démineur de mythes et d'idées reçues. Car, inévitablement, cette littérature intrigue autant par ce qu'elle dit que par ce qu'elle véhicule et suscite, comme malgré elle, fantasmes et méconnaissances, inquiétudes et incompréhensions sur ce pays forteresse concentrationnaire. Empreinte de joie collective et de sacrifice salvateur, cette anthologie n'est pas pour autant expurgée des mesquineries, des veuleries, des colères, des insultes propres à l'âme humaine, fut-elle nord-coréenne. Mais celles-ci ne sont jamais définitives, ne mènent jamais dans l'impasse de l'échec. Les auteurs ménagent des portes de sortie, tracent des perspectives même quand tout indiquait le contraire. C'est le sens de «la Clé». La jeune Yong Mi veut se séparer de son mari, une petite frappe violente qui sort de prison après une «peine de rééducation légale». Ensemble, ils ont eu un fils, Ch'ung Guk. Ensemble, ils travaillent dans la même usine. Entre souffrance et rédemption, ils sont à couteaux tirés et tiraillés par leur passé. «Plus la froide raison m'enchaînait fermement les jambes, plus une cruelle pitié me poussait vers lui», semble céder la jeune femme.

Socialisme encerclé

Cette dernière nouvelle de l'anthologie, écrite plus récemment, préfigure ce que sera le deuxième tome, actuellement en projet dans la tête de Patrick Maurus. L'auteure Kim Hye-song, née en 1973, évoque en arrière-plan la «dure marche», cette période de famines et d'inondations qui ont ravagé les campagnes et la population nord-coréennes à partir de 1994. Ces difficultés sont également rappelées dans «Deuxième rencontre» pour mieux être démontées. Le narrateur sert de guide traducteur à un journaliste occidental «extraordinairement rusé qui nourrissait intérieurement des desseins abstrus et qui ne pouvait

des questions que pour obtenir les réponses qu'il souhaitait». Dix ans après la rencontre, la Corée du Nord est plongée dans la dure marche, son «socialisme encerclé par l'impérialisme mondial». Le narrateur se souvient du journaliste qui «avait voyagé dans le monde entier» et estimait que «les déclarations spontanées d'un ouvrier n'étaient que de la "propagande" destinée à montrer le système socialiste sous son meilleur jour». On lit ces phrases en ayant l'impression d'être face à un miroir. Saillie pensée ? Second degré ? Le réalisme socialiste taquine le réel à qui mieux mieux.

Ou alors l'anthologie verse pour de bon dans la propagande. Il faut donc lire «Une tempête de neige à Pyongyang» comme un document, sinon un monument de mauvaise foi et de mauvais goût littéraire. Ce texte s'inspire très librement de la crise diplomatique avec les Etats-Unis autour de l'*USS Pueblo*. Ce navire d'écoute et d'espionnage a été arraisonné en janvier 1968 par la marine nord-coréenne. La nouvelle, où l'on suit les faits et gestes de l'équipage emprisonné comme autant de bassesses, de déshonneur, de compromissions, vire à la caricature raciste et outrancière. Elle en dit long sur la haine des «Amerloques» en Corée du Nord. Sales, puants, drogués, «prisonniers de leurs désirs et de l'argent» et homosexuels, les soldats américains «grouillent», s'avilissent dans la base et sous la plume de Chon In Gwang. Il est question de pureté, d'idéal élevé et de neige qui heureusement viendra tout nettoyer pour préserver la race des Nord-Coréens. Curieux choix dans une anthologie bien plus subtile que ce brûlot racialiste.

Des interrogations se font jour également avec *la Dénonciation* que les éditions Philippe Picquier publient ce printemps. Ce recueil de sept récits définitifs et désespérés jette le trouble dans la communauté coréophile. La plupart des textes ont été écrits dans les années 90, au moment de la dure marche, indique l'éditeur. Et, si la date est avérée, il est probable que ce climat mortifère ait grandement influencé la rédaction. Dans cette *Dénonciation*, on ne croise que des gens de peu, du peuple nord-coréen, «enchaînés par les



haut-parleurs» du régime; harcelés par la Bowibu, la redoutable police secrète; entravés par des dignitaires intouchables vivant dans un «*luxe inattendu*» ou par les agents du Parti des travailleurs. Quand il existe, l'espoir est un fil ténu, un réflexe de survie sans lendemain.

Chaque récit met en scène un personnage et une situation : un ancien nostalgique du temps de la grande solidarité communiste, un fils empêché d'aller voir sa mère mourante, un jeune couple obligé de fuir Pyongyang parce que leur fils est effrayé par les portraits de Marx et Kim Il-sung. On croise également Madame Oh, grand-mère courage qui abandonne sa petite-fille et son mari dans une gare où ils vont connaître le chaos et les souffrances parce que plus un seul train ne passe, excepté celui du petit père du peuple nord-coréen, Kim Il-sung. Elle finit par inventer une fable où, dans un royaume, les sujets sont condamnés à rire pour cacher leurs misères. Chaque nouvelle est construite sur le même schéma de lecture, verrouillée par le pessimisme réaliste, la solitude des individus dans une société où l'on célèbre le collectif. On ne voit aucun mal à cela et on ne s'attend évidemment pas à une défense en règle de la Corée du Nord, ce pays du grand men-

songe pris en otage par la dynastie des Kim. Simplement, ces récits parfois ironiques et surprenants mettant en scène des idéalistes, voire des martyrs en proie au sacrifice, restent linéaires et sans réelle progression, se ressemblent et se répètent.

Bandi, le Soljenitsyne nord-coréen

Surtout, *la Dénonciation* est au cœur d'une polémique littéraire. Des doutes sont nés sur l'authenticité réelle de ce récit. Signe au minimum d'une interrogation chez l'éditeur, la publication de *la Dénonciation* a été retardée et l'ouvrage enrichi de textes de soutiens qui campent son auteur en Soljenitsyne nord-coréen. Cela tient d'abord au mystère qui entoure Bandi.

De cet écrivain, on ne sait pas grand-chose. Derrière ce pseudonyme qui signifie «*luciole*», se cache un homme de 66 ans qui vit en Corée du Nord et «*fait partie du comité central de la Fédération des auteurs de Joseon*», selon Do Hui-yun, responsable de l'ONG Solidarité et droits de l'homme pour les réfugiés nord-coréens. Lors de la grande famine, Bandi aurait vu des proches mourir en nombre ou prendre le chemin de l'exil. Lui aurait choisi de rester et de témoigner. «*L'écrivain Hwang Sok-yong qui a aidé de nom-*

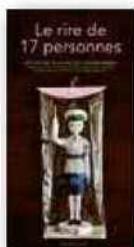


**«Le bruit des pas lourds
remplit la pièce... Il résonnait
gravement comme le bruit
d'un canon qui détruisait
le bouclier de concession
et de compromis qui avait
entouré sa conscience pure.»**

**EXTRAIT DE LA NOUVELLE
DE BAEK NAM-RYONG**
in «le Rire de 17 personnes»



**Pyongyang, 1987.
Une fanfare
de l'armée rythme
le travail des
ouvriers. PHOTO
HIROJI KUBOTA
MAGNUM**



COLLECTIF
LE RIRE DE 17 PERSONNES
Anthologie de nouvelles contemporaines traduites du coréen (république populaire démocratique de Corée) par Patrick Maurus, Kim Kyoung Sik et Benoît Berthelier. Actes Sud, 384 pp., 22 €.



BANDI
LA DÉNONCIATION
Récits traduits du coréen (Corée du Nord) par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel. Philippe Picquier, 244 pp., 19,50 €.



breux auteurs du Nord et du Sud depuis de nombreuses années, qui est allé en Corée du Nord à plusieurs reprises, n'a jamais entendu parler de cet écrivain», explique Jean-Noël Juttet, son traducteur. Bandi a confié ses manuscrits à un jeune homme qui les a remis à une amie en Chine. Le livre a été finalement publié en 2014 à Séoul.

Lim Young-hee, traductrice et directrice de collection chez Philippe Picquier a repéré le texte et a «*tout de suite été passionnée par le style classique, le contenu des histoires, ces caricatures très subtiles de la Corée du Nord, cette sincérité de Bandi. Do Hui-yun m'a montré le manuscrit original et m'a raconté son histoire. Je n'ai jamais eu de doutes sur l'authenticité du texte et de son auteur à la différence des intellos de gauche en France et en Europe*», dit-elle.

La polémique s'est envenimée à cause de son éditeur sud-coréen. A Séoul, la *Dénonciation* a été publiée par Cho Gap-je, un journaliste provocateur et homme d'affaires classé ultraconservateur qui n'a jamais caché ses antipathies à l'égard du Nord. «*A sa sortie, le livre n'a eu aucune couverture de presse*», reconnaît Lim Young-hee sans trouver d'explication à cette absence de critique. «*On peut avoir plus d'un*

soupçon sur un travail qui pourrait avoir été fait au Sud par un des nombreux transfuges du Nord, estime Jean-Noël Juttet. Car, que nous disent ces récits? La Corée du Nord n'existe que pour broyer les braves gens bien attentionnés qui finissent en malheur. Il n'y a aucune diversité des situations et de nombreuses incohérences. Et puis, ces récits sont accompagnés de textes lourdement insistants sur l'origine du texte qui viendrait du Nord. Et cette insistance est telle qu'elle nous met la puce à l'oreille.»

Lim Young-hee refuse de rentrer dans le débat des incohérences et erreurs culturelles ou de lieux relevés par les critiques de la *Dénonciation*. «*Pourquoi ne pourrait-on pas faire une différence entre un ouvrage documenté et un récit littéraire où l'on peut se permettre des libertés?*» Elle fustige la «*littérature de propagande*» véhiculée par le recueil de Patrick Maurus chez Actes Sud et les effets d'un «*lavage de cerveaux de la Corée du Nord*». Aujourd'hui, Bandi est campé en Soljenitsyne nord-coréen par ses défenseurs et il est peu probable que cette analogie aide à calmer les esprits échauffés par cette *Dénonciation*. ◀

(1) Jusqu'à ce dimanche, porte de Versailles.
Rens.: www.livreparis.com.